

Par passion des méditerranéennes, subtropicales et autres belles exotiques...

N° 26 - avril-mai-juin 2019

Revue de la Société française d'acclimatation (association loi 1901)

Adresse BP 40016

17880 Les Portes-en-Ré

Composition du bureau

Président : Pierre Bianchi Trésorier : Patrick Bouraine Trésorier adjoint : Jean-Michel Groult Secrétaire : Salomé Simonovitch Secrétaires adjoints : Patricia Marc'hic etJean-Luc Mercier

Correctrice : Salomé Simonovitch Mise en page du numéro 26 : Patrick Bouraine

La rédaction de la revue reste libre d'accepter ou de refuser les manuscrits qui lui seront proposés. Les auteurs conservent la responsabilité entière des opinions émises sous leur signature.

Photographie de première de couverture : *Protea* × *susara* (photo Patrick Bouraine). Photographie ci-dessus : *Musa basjoo* (photo Georges Dal Bo).

Photographie de quatrième de couverture : « Même avec un peu de terre pauvre et beaucoup de cailloux, un beau jardin est possible à peu de frais ...» (photo Jean-Luc Mercier).

ISSN: 2264-6809



Sommaire

Bulletin n° 26 - avril-mai-juin 2019



Editorial – Jean-Luc Mercier	3
Acclimatation de bananiers en Alsace – Georges Dal Bo	4
Les protées ou Sugarbushes (2 ^{de} partie) – Jean-Michel Moullec	12
Récolter et semer ses graines succulentes – d'après les explications d'Angel Aldrich de Cactus Costa Brava, complétées par Guy Joulin, Salomé Simonovitch et Pierre Bianchi	19
Salvia madrensis, une sauge d'exception – Patrick Bouraine	25
Présentation des auteurs	28



Sous nos latitudes, la plupart des personnes associent exotisme, *i.e.* palmes et feuillages immenses, à contrées chaudes et lointaines. Sans doute les cartes postales résolument « cliché » des années soixante à nos jours n'y sont pas étrangères! Des cocotiers polynésiens aux bananiers caribéens, c'est toujours avec un grand ciel bleu, et si possible une mer turquoise et du sable blond ou blanc, que le rêve traverse ainsi le monde. Sauf avec Georges Dalbo... qui fait beaucoup mieux : il amène les tropiques et leur foisonnement dans son jardin alsacien depuis vingt ans, tout particulièrement autour du genre *Musa*, dont il cultive un maximum de taxons avec succès. Il nous en relate les aspects les plus concrets et techniques, une présentation de terrain et de vécu qui va faire naître bien des envies.

Les fleurs géantes et colorées sont un autre symbole d'exotisme dans l'imaginaire collectif. Avec la seconde partie de son article sur les protées, ou Sugarbushes, Jean-Michel Moullec termine le panorama complet des diverses espèces qu'il cultive au Jardin exotique et botanique de Roscoff. Si ces fleurs presque mythiques sont visibles en Bretagne côtière, chaque acclimateur, grâce aux explications fournies, pourra évaluer les possibilités de réussite dans son secteur géographique.

Troisième symbole, tout aussi lointain, les cactées. Nous en avons découvert pas mal des deux côtés de la frontière franco-espagnole, lors des visites de l'AG 2019 entre Roussillon et Emporda/Costa Brava. Le climat s'y prête, peut-être plus qu'ailleurs du fait des longues périodes de sécheresse et de la forte insolation. Sauf qu'avec les conseils de semis évoqués dans le présent numéro de *Plant/ExoticA*, chacun peut se faire plaisir, quelle que soit sa région, en faisant naître de graines minuscules d'étranges végétaux aux fleurs souvent exceptionnelles. C'est que Guy Joulin, Salomé Simonovitch et Pierre Bianchi furent à bonne école quand nous avons visité les vastes serres de production de la famille Aldrich, *Costa Brava Cactus*, à l'est de Gérone, près de la Méditerranée. Les explications d'Angel Aldrich, la bonne humeur et la gentillesse en plus, méritaient bien d'être livrées à tous, avec talent.

Mais après ça, comment Patrick Bouraine pourrait-il nous faire voyager avec... une sauge? Ce serait bien mal connaître le personnage et son formidable jardin, car il nous en révèle l'une de ses plantes préférées, pour le coup très exotique, justement : la mexicaine *Salvia madrensis*, d'un jaune magnifique, qui me donne l'envie immédiate de l'associer à *Salvia guaranitica*, en particulier la variété 'Black and Blue', à peu près de même taille et compatible écologiquement parlant : fabuleux spectacle en perspective, avec des couleurs rares. Patrick... il va falloir bouturer!

C'est que cette année, tout particulièrement, mon jardin m'offre des premiers spectacles attendus depuis quelques années, avec justement de l'exotisme et des couleurs étonnantes : premières floraisons de *Jacaranda mimosifolia*, de *Grevillea robusta* et de *Strelitzia reginae*, qui s'ajoutent, dans leurs flamboyances, outre les bougainvillées et lauriers-roses, aux éclats de mon grand *Mandevilla sanderi*, de *Russelia équisetiformis*, de *Cereus spiralis*, de *Thunbergia grandiflora* et de *Pseudogynosys chenopodioides* (quel vilain nom!) que je préfère résolument appeler *Senecio confusus*! Alors, une *Salvia madrensis*...

Et vous ? Parmi la panoplie d'idées et de découvertes dans ce nouveau numéro, quel coup de cœur va vous faire craquer ? Bonne lecture à tous.

Essais d'acclimatation en climat à hivers froids

Acclimatation de bananiers en Alsace

- Georges Dal Bo -

Les photos sont de l'auteur.

Les bananiers sont à l'origine de mon goût pour les plantes exotiques. Je me souviens qu'adolescent je les admirais dans les massifs créés par les jardiniers municipaux des villes et villages autour de chez moi, en Alsace.

A l'époque, les massifs floraux étaient souvent constitués d'une masse de fleurs (pélargoniums, pétunias...) et d'une plante sculpturale au centre. Cette plante était, en général, un palmier, un alocasia ou un bananier. Ces plantes exotiques étaient toujours en pot et rentrées en serre pendant la saison froide.

Le bananier est donc tout naturellement la première plante exotique que j'ai plantée dans mon premier jardin.

Lors de la création du jardin actuel, en 1998, autour de ma nouvelle maison, j'ai donc commencé par transplanter le *Musa basjoo* provenant du premier jardin.

Les bananiers m'ont immédiatement attiré par leur aspect tropical, luxuriant. A l'époque, dans les années 1990, les *Musa basjoo* commençaient à apparaître dans la région. C'est un jardinier d'un village voisin qui m'a donné le rejet qui deviendra mon premier plant, en 1996 ; il m'a aussi expliqué comment réaliser la protection hivernale. Je me suis ensuite fait ma propre expérience, qui m'a conduit à modifier la technique.

Dans les lignes qui suivent, je vous propose de partager mon expérience sur l'acclimatation des taxons qui ont survécu. A part *M. basjoo*, je me suis fait ma propre expérience en acclimatation de bananiers, ne connaissant aucun collectionneur de ces plantes en climat froid. Cette expérience pourra intéresser les acclimateurs soumis à une situation climatique similaire.

Mon climat

Il y a plusieurs microclimats en Alsace, qui jouit globalement d'un climat semi-continental, sous influence océanique – les hivers sont froids et secs, les étés chauds et de plus en plus secs.

Le mien est celui dit « de Colmar ». L'effet de foehn des Hautes Vosges a pour conséquence que notre région est une des plus sèches de France. La pluviométrie annuelle moyenne, si l'on excepte 2018 (la plus chaude depuis le début du XX^e siècle, avec un été et un automne particulièrement secs), est de 576 mm (contre près de 1 000 à Epinal, de l'autre côté des Vosges). La durée d'ensoleillement moyenne, toujours en exceptant 2018, est de 1 800 heures par an, bien supérieure au reste de la région.

Du fait du réchauffement climatique, le nombre de jours de gel est de 80 jours/an, en chute de 25 jours en cinquante ans. Le nombre de jours avec chute de neige est passé de 27 il y a cinquante ans à 5-10 jours ces dernières années.

Les températures minimales en hiver remontent aussi nettement. Les - 18 à - 20 °C étaient courants dans les années 1950-1960, et la température la plus froide de ces dernières décennies fut de - 24 °C en févier 1986. Mais, l'hiver dernier, la température minimale a été de - 4 °C, et de - 7 °C et - 11 °C pour les deux hivers précédents...

Espèces acclimatées

Je vous propose de passer en revue les espèces qui ont résisté, avec quelques commentaires. L'année indiquée entre parenthèses est celle de la plantation ; la température est celle

que la plante a subie avec une protection hivernale telle que décrite dans la suite de l'article. Sachant, que les premières années, les protections n'étaient pas très au point... Elles laissaient passer le vent, et parfois aussi la pluie.





Musa basjoo.

Musa basjoo (1996 ; - 18-20 °C)

On ne le présente plus : c'est probablement le plus commun des bananiers de nos jardins. On l'appelait « bananier du Japon », mais on sait maintenant qu'il est originaire de Chine. Sa réputation est d'être le plus rustique, et je pense tel est bien le cas.

Musa basjoo 'Sakhalin' (2015 ; - 12 °C)

Il est considéré comme plus rustique que l'espèce type, mais je ne vois pas de différence, pas plus que je n'en perçois dans son apparence.

Musa basjoo 'Sapporo' (2003 ; - 18-20 °C)

Sa rusticité est similaire à l'espèce type, mais son port est compact. Il culmine à 2 m en fin de saison, contre 3,5 m pour *M. basjoo*.



Musa basjoo x hybridum.



Musa sikkimensis 'Red Tiger'.

Musa basjoo × hybridum (2003 ; - 18-20 °C)

Commercialisé par Tropicaflore, son origine est inconnue. Son apparence est pourtant différente de l'espèce type. Les feuilles sont un peu plus claires et plus épaisses. Sa croissance est plus vigoureuse. Il rejette d'avantage.

Musa basjoo 'Freddi Banani' (2013 ; - 12 °C)

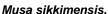
Selon son obtenteur, Robert Psenner, dans les Dolomites, il serait le résultat du croisement de *M. basjoo* et d'un bananier népalais, ce qui allierait ainsi les deux qualités de résistance au froid et de croissance rapide. Il prétend aussi que ses fruits sont comestibles, ce qui est faux ; j'en atteste. Par contre, son apparence est différente, avec des feuilles plus grandes et des rejets plus nombreux. Sa vitesse de croissance, quant à elle, est vraiment supérieure ; il dépasse l'espèce type d'environ 1 m en fin de saison. Je n'ai pas constaté de différence de rusticité.

Musa sikkimensis (2011; - 18 °C)

Il est originaire du Nord-Est de l'Inde, dans l'Himalaya, à 2 200 m. On le trouve aussi dans les montagnes du Nord de la Thaïlande. Sa rusticité est inférieure à *M. basjoo*. Les hivers les plus rigoureux lui ont fait pourrir les deux ou trois méristèmes existants ; il est finalement reparti à partir des rhizomes.

Après quelques hivers doux, il a finalement rattrapé les *M. basjoo*. Dans son milieu d'origine, sa taille est similaire à celle de cette dernière espèce. La photo ci-dessous illustre la différence de rusticité entre *M. sikkimensis* (à gauche) et *M. basjoo* 'Freddi Banani' (à droite) après une nuit de petite gelée (environ - 1 ou - 2 °C).







Musa basjoo 'Freddi Banani'.

Musa sikkimensis 'Red Tiger' (2011; - 18 °C)

Il se comporte en tout point comme l'espèce type. Ses striures rouges, plus nombreuses que sur celleci, disparaissent avec le temps et je ne vois plus de différence après quatre ou cinq ans.

Musa sp. 'Helen's Hybrid' (2015; -12 °C, photo cicontre)

Musa sp. 'Helen's Hybrid' serait un croisement naturel entre M. 'Chini Champa' et M. sikkimensis. Il a été découvert sur les contreforts de l'Himalaya, dans la province de Darjeeling, à des altitudes de 1 400 à 1 700 m. Je n'ai pas non plus assez de recul pour parler de sa rusticité mais il a, en tous les cas, résisté à - 12 °C. Il est très beau, avec le dessous des jeunes feuilles rouges ; c'est un bananier que je conseille fortement.



Musa itinerans var. xishuangbannaensis 'Mekong Giant' (2017; - 7°C)

Celui-ci est un géant (stipe jusqu'à 12 m) montagnard (jusqu'à 1 600 m dans le Yunnan, audessus du Mekong). Il annonce la couleur tout de suite, dès la première année de plantation. Sa vitesse de croissance est spectaculaire : 3 m en deux saisons (à partir d'une plante de 30 cm). Il envoie de longs rhizomes (jusqu'à 5 m) autour de lui. Son pseudo-tronc a de beaux reflets violacés. Ses feuilles sont d'un non moins beau vert vif et le dessous est teinté de rouge. Ses fruits n'ont semble-t-il pas d'intérêt gustatif. Je n'ai pas assez de recul pour juger de sa rusticité ici, mais je le conseille également.

Musa itinerans 'Himalayan Mountain' (2017 ; - 7 °C)

Voici un autre rude montagnard découvert dans l'Himachal Pradesh, dans l'Himalaya, à 1 750 m. Ses fruits sont comestibles.

Musa sp. 'Hajaray' (sikkimensis x 'Rajapuri') (2017 ; - 7 °C)

Il vient du Nord-Est de l'Inde, au pied de l'Himalaya, dans la région de Kalimpong. Sa rusticité est clairement inférieure à celle de *M. basjoo* : il redémarre avec quelques semaines de retard, au printemps. Mais sa grande vitesse de croissance compense ce handicap.



Je tente son acclimatation car il produit de délicieux fruits comestibles. Je croise les doigts pour que les prochains hivers ne soient pas trop durs.

Musa sp. 'Malbhog' (2017; - 7°C)

Il est cultivé dans le Nord-Est de l'Inde. J'ai peu de recul, mais son développement semble rapide. Son pseudo-tronc et ses feuilles sont très clairs. Ses fruits sont également comestibles.

Musa sp. 'Dhusray'.

Musa sp. 'Dhusray' (2017; - 7°C)

Il est, lui aussi, cultivé dans le Nord-Est de l'Inde et aurait dans ses gênes du *M.* 'Orinoco' et du *M. balbisiana*. C'est de ce dernier qu'il tirerait sa rusticité. Mêmes commentaires que pour le précédent.

Musa sp. 'Tibet' (2018; - 4°C)

Un haut montagnard de plus, originaire de la zone frontalière entre la Birmanie, le Tibet et le Yunnan, à 2 800 m. Découvert récemment, en 1991, dans la vallée du Yangtsé (Yunnan), il donnerait des bananes comestibles.

Il vient de passer son premier hiver dehors. Je vous donnerai des nouvelles dans les années qui viennent.

Espèces dont l'acclimatation a échoué

Je n'ai pas noté précisément les années ni les températures, mais voici la liste des échecs : *Ensete* glaucum et *E. ventricosum* 'Maurelii', *Musa* 'Chini Champa', *M. yunnanensis*, *M. nagensium*, *M.* 'Red' et *Musella lasiocarpa*. Pour la plupart de ces victimes, le résultat était prévisible, mais j'ai tendance à tenter quand même. Dans le cas de *Musella lasiocarpa*, j'ai même fait plusieurs tentatives.

Ensete ventricosum 'Maurelii'.

Culture

La terre de mon jardin est argilo-alluviale et calcaire, ce qui paraît bien convenir aux bananiers. Elle retient l'eau ; tous les massifs de bananiers sont dans



des emplacements biens drainés : talus ou fossés de drainage – de l'eau stagnante en hiver ferait pourrir les souches. Toutes les espèces ont les mêmes besoins : de la chaleur, un sol riche et beaucoup d'eau en période de croissance. Je dépose sur la terre, tous les printemps, du fumier de cheval (environ 10 cm sur un rayon de 50 cm autour de chaque pied, recouvert d'un paillis) ou du compost.

lci, la meilleure période de plantation se situe fin mai et juin. Les risques de gelée sont passés et la plante a toute la belle saison pour bien s'implanter.

Pour la plantation, je conseille de faire un trou de 80 cm x 80 cm et de 30-40 cm de profondeur, et de le remplir d'un compost bien décomposé ou de terreau pur. Les racines étant peu profondes, il n'est pas nécessaire de creuser d'avantage, sauf en cas de besoin de drainage.

La terre doit rester mouillée, jusqu'à une profondeur de 30 cm, en période de croissance, lorsque la température est supérieure à 20 °C et la terre chaude. A titre d'exemple, un groupe de trois ou quatre grands stipes a besoin de 30 à 50 litres d'eau un jour sur deux.

La croissance du pied mère est plus rapide si on enlève les rejets. Si on les laisse « accrochés » à leur mère, c'est leur croissance à eux qui est beaucoup plus rapide. Donc, il n'y a pas de règle : tout dépend du résultat espéré. Si le but est de faire pousser un pied le plus vite possible dans la saison, il faut lui enlever ses rejets. Si le but est de produire des plants à partir des rejets, il vaudra mieux attendre qu'ils aient atteint une cinquantaine de centimètres, avec des racines pour les prélever. De façon générale, je conseillerais plutôt de laisser les rejets ; ils prendront la relève du pied mère. De plus, une souche très dense, pleine de rejets, aura plus de chances de survie dans le cas d'un hiver très rude. Dans tous les cas, il faut éviter d'ouvrir une plaie après le mois d'août.

Les *M. basjoo* produisent quelques régimes tous les ans, mais aucune de mes espèces comestibles n'a produit jusqu'à présent ; ce sera peut-être pour cette année... La maturation d'un régime dure quatre mois : ce sont donc les inflorescences de mai-juin qui auront une chance de produire des fruits mûrs à l'automne. Pour accélérer la maturation, les producteurs entourent le régime d'un sachet de plastique perforé dès que les bananes sont formées. Ensuite, il leur est toujours possible de terminer la maturation à l'intérieur : les bananes qu'on achète mûrissent sur les étals des magasins. Il est également possible de tester la technique du fruit mûr (pomme ou banane) dans le même sachet pour accélérer le phénomène : en effet ces fruits mûrs dégagent de l'éthylène, qui fait mûrir les fruits verts.

Protections hivernales

En climat froid, les protections sont vraiment la clé de la réussite. Voici ma façon de procéder.

Je commence par monter un châssis fait de fers à béton de 6 mm, en octobre-novembre. Ce châssis prend la forme du massif : tunnel pour les massifs en longueur, hutte ronde pour les massifs circulaires. Je fixe la bâche qui va le recouvrir jusqu'à 1 m ou 1,5 m de haut. Je remplis de feuilles mortes jusque aussi haut que possible ; il faut au moins 50 cm de feuilles. (Le niveau de remplissage dépend de la quantité de feuilles dont je dispose chaque automne. J'ai la chance d'être fourni en grande quantité par mon voisin, qui a un grand terrain arboré.) Et j'attends le premier gel. J'ai remarqué que plus la période de dormance est courte, plus les chances de survie sont grandes. Avec un bémol tout de même : les feuilles doivent être déposées aussi sèches que possible pour ne pas se tasser et fermenter. Il peut donc y avoir intérêt à refermer la bâche, provisoirement, si la météo prévoit de fortes pluies.







Donc en situation normale, avant les gelées, les bananiers sortent du châssis par le haut (photo de gauche). A la première gelée, les feuilles sont « grillées » : à ce moment-là, je coupe toutes les tiges qui dépassent du châssis (photo centrale) et je termine de couvrir la

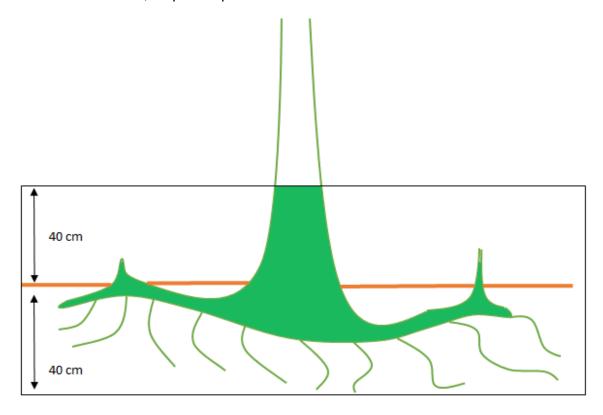
partie supérieure avec la bâche (photo de droite). La bâche est fixée aux tiges à l'aide de petits morceaux de fil de fer.

J'utilise une bâche armée translucide en polyéthylène haute densité. Elle peut être opaque, mais l'avantage de laisser passer la lumière est que les plantes encore en végétation, au pied des bananiers, peuvent continuer leur photosynthèse.

J'ai entendu des avis divergents sur la protection des bananiers. Mon expérience me fait penser que, dans notre région, le voile d'hivernage ne fonctionne pas, car il laisse passer l'air froid et l'humidité. Je l'utilise pour les jeunes *Trachycarpus*, qui restent en végétation et qui ne craignent pas les - 10, - 15 °C. Dans le cas des bananiers, le but de la protection est de garder hors gel le méristème et la partie souterraine. Donc, les feuilles, la paille ou autre matériau isolant doivent rester intacts, secs et chauffés par effet de serre le jour. La bâche doit être aussi hermétique que possible.

Certains laissent une ouverture basse et une ouverture haute pour permettre une circulation de l'air. En fait, quand les nuits sont très froides, c'est parce qu'il n'y a pas de couverture nuageuse : le ciel est donc dégagé le jour et le temps est ensoleillé ; l'effet de serre provoque une élévation de température sous la bâche. Cet air chaud doit rester confiné autant que possible, et surtout pas évacué. Les feuilles et la terre accumulent de la chaleur pour passer la nuit suivante. Après, pourquoi ne pas aérer en ouvrant le dessus de la bâche les jours où il fait doux et ensoleillé ?

D'autres coupent les pseudo-troncs à la base avant de couvrir. Cela a l'avantage de faciliter la protection : il suffit de déverser le paillis et de poser une bâche par-dessus ; pas de châssis à monter. Mais, durant l'hiver, le pseudo-tronc pourrit, plus ou moins, à partir de l'extrémité coupée ; il ne pourrit pas du tout les hivers doux, à - 7, - 10 °C. Il est arrivé qu'il pourrisse jusqu'au bourgeon, inclus ou exclus, les hivers très rudes. Donc, en coupant court, on augmente le risque de perdre des méristèmes. De plus, en coupant haut, on gagne quelques semaines de croissance, au printemps.



Zone vitale à maintenir hors gel.

En avril, je démonte tout cela dès que les bananiers poussent et commencent à soulever la bâche. J'étale les feuilles dans les massifs. La couche du bas, qui a commencé à se décomposer est laissée sur place pour constituer un nouvel apport d'humus.

Conclusion

La culture de bananiers, même tropicaux, est possible en climat froid. Grâce à la vente par correspondance sur internet, on trouve maintenant de nombreuses espèces. Et il en arrive de nouvelles presque tous les ans.

Je reste à la disposition de nos amis de l'association pour l'échange d'informations et de plantes. Inutile de dire que je suis toujours à la recherche de nouvelles espèces résistantes au froid.

*

P.-S. – Bananiers pour les régions de climat doux

Nos amis acclimateurs des régions côtières devraient réussir les essais qui furent pour moi des échecs (voir p. 8). D'autre part, il y a bien d'autres espèces et hybrides disponibles chez les pépiniéristes et dans les jardineries : *Musa acuminata* type et *M. acuminata* 'Dwarf Cavendish' (très cultivé aux Canaries pour ses fruits savoureux), *M.* 'Rajapuri', *M. balbisiana*, *M. ornata*, *M.* × paradisiaca (dans les jardins botaniques de Menton), *M. thomsonii*, *M. velutina*, *M. yunnanensis...* pour ne citer qu'eux, ainsi que tous les *Ensete*.

Bibliographie

Pierre-Olivier Albano, *Découvrez les bananiers*, Edisud, 2005. Joachim Jäck, *Tropische, subtropische und winterharte Bananen, Anleitung zum erfolgreichen Bananenanbau*, Books on Demand GmbH.

Pépinières

N'ayant pas de pépiniériste produisant des plantes exotiques dans la région, j'achète par correspondance sur internet.

Je recommande:

La Maison du bananier :

https://www.lamaisondubana nier.com

A l'ombre des figuiers : https://www.achat-ventepalmiers.com/fr



Luxuriance alsacienne chez Georges!

Les protées ou Sugarbushes

- Jean-Michel Moullec -Seconde partie

Sauf mention contraire, les photos sont de l'auteur.

Voici la suite de l'article publié dans le précédent numéro, p. 14-24 ; vient ici la fin de la liste des espèces en culture au Jardin exotique et botanique de Roscoff.

P. mundii: Nous possédons trois exemplaires semés en 1998 par Alain Le Goff. C'est un arbuste de 3 à 5 m de haut dans la nature, où il pousse sur des pentes humides et à l'orée des forêts, de 200 à 1 300 m d'altitude. La floraison peut avoir lieu toute l'année mais elle n'est pas très spectaculaire. Il existe des plantes à inflorescence rouge, mais nous avons perdu le spécimen que nous en possédions. La rusticité est au moins de - 6 °C; il pousse chez nous dans la zone où la température peut descendre à - 4 °C.



Protea mundii en 2018 au Jardin exotique et botanique de Roscoff.



Protea mundii en été 2008 au JEBR.

P. neriifolia: Nos deux premiers exemplaires ont été achetés en 1999 aux pépinières Railhet et plantés à l'entrée, l'un en 1999, l'autre en 2001. Cette espèce peut avoir dans la nature une hauteur de 1,50 à 3 m, et 2 m de diamètre. Comme en culture il est taillé régulièrement après la floraison, sa taille actuelle ne dépasse pas 1 m, et autant en diamètre. Le tronc peut atteindre dans son milieu naturel entre 11 et 40 cm de diamètre. Les bractées vont du blanc crème au rose ou au carmin. Elle est largement répartie sur la côte de l'océan Indien, du bord de mer à 1 300 m d'altitude. Floraison de l'hiver au printemps, avec possibilité de remontée suivant les individus et/ou l'âge de la plante. Elle est rustique jusqu'à environ - 6 °C. Chez nous, elle a résisté à - 4 °C sur une très courte durée.



Protea neriifolia en 2018 à l'entrée du JEBR.

P. obtusifolia: Cette espèce peut, dans la nature, atteindre 2 à 4 m de hauteur et autant de largeur, ce qui est loin d'être le cas chez nous. Le tronc peut dépasser 60 cm de diamètre. Elle pousse en bord de mer comme P. susannae, et jusqu'à 200 m d'altitude, d'Elim à Bredasdorp et Riversdale, à l'est du Cap, au bord de l'océan Indien. Chez nous, elle fleurit au printemps. Sa rusticité ne doit pas dépasser - 4 °C sur une courte durée.



Protea obtusifolia au printemps 2004 au JEBR.

P. punctata: Cette espèce est un arbuste dressé de 2 à 4 m de hauteur, avec un seul tronc principal qui peut atteindre plus de 30 cm de diamètre.



Fruit de *Protea punctata* en décembre 2018 au JEBR.

Elle pousse du Cederberg aux Riviersonderend Mountains et jusqu'au Swartberg, Kammanassie, Kouga et Grootrivier Mountains, sur des pentes schisteuses, rocheuses et sèches, entre 1 200 et 2 000 m d'altitude, en fourrés denses. Les inflorescences sont petites, de 8-10 mm de long et de 10-12 mm de diamètre, roses à blanches, avec des poils soyeux. Après avoir été planté en 2013, notre exemplaire a fleuri cette année sans qu'une photo ait été prise! Dommage... Elle est bien rustique, sans doute - 8 °C.

P. repens: Cet arbuste peut atteindre 4,5 m de haut dans son pays, mais chez nous il est plus petit. Son habitat est aussi très étendu, et se répartit entre le bord de mer et 1 500 m d'altitude. Les bractées vont de crème à rose et carmin. La floraison peut avoir lieu toute l'année, mais nos plantes fleurissent plutôt de l'automne à l'hiver. La rusticité est de - 6 °C.



Protea repens au JEBR, photographié en 2018, planté en 2014.

P. scolymocephala: Il s'agit d'un petit arbuste dressé de 50 cm à 1,5 m de large, avec un tronc jusqu'à 15 mm de diamètre. Les inflorescences sont petites (35-45 mm de diamètre). Cette espèce pousse du Gifberg et des plaines du Sandveld à la péninsule et aux plaines du Cap, du bord de mer à 400 m d'altitude, sur des plaines sableuses et les basses terres côtières. Elle n'est pas réputée très rustique, pourtant elle a tenu dans notre jardin à des températures de - 4 °C sur une très courte durée. Nous en avons deux exemplaires obtenus par semis de graines de Silverhill.



Protea scolymocephala au JEBR, en fin de printemps 2016.

P. speciosa: Cette espèce est un arbuste bas de 50 cm à 1,2 m de hauteur, avec des tiges courtes, dressées, parfois divisées en branches. Elle pousse dans la péninsule du Cap, des Hottentots-Holland jusqu'aux Riviersonderend Mountains et au Langeberg, puis de Klein River et Bredasdorp Mountains aux plaines côtières et au Potberg, en général de 300 à 600 m d'altitude, mais aussi plus largement du bord de mer à 1 300 m d'altitude. Son habitat est montagneux, dans des emplacements frais sur des pentes méridionales. Nos exemplaires proviennent de graines de Silverhill récoltées à Silvermine, dans la péninsule du Cap. La floraison a lieu en été.



Protea speciosa au JEBR, en 2017.

P. susannae: Cette espèce est un arbuste de 2-3 m de hauteur sur 3-4 m de largeur. Le tronc peut dépasser 15 cm de diamètre. Les bractées sont rose-marron. Elle pousse en bord de mer jusqu'à 200 m d'altitude, d'Elim et Bredasdorp à Riversdale, en plaine. Nous en possédons deux pieds

plantés au pied du rocher en 2011. Ils fleurissent bien depuis deux ou trois ans maintenant, de l'hiver au printemps. Leur rusticité est très faible. Le site internet Fine Bush People indique la zone 8, ce qui est sûrement faux. Par contre le seul site anglais qui en vend, Penberth Plants, indique - 5 °C, ce qui est plus sérieux : son habitat au bord de l'océan Indien indiquerait plutôt - 4 °C sur une très courte durée.



Protea susannae au JEBR, en janvier 2018.

Les cultivars d'espèces en culture au Jardin

P. cynaroides 'White Crown': Cultivar de Protea cynaroides nommé par H. Chalmers et J. Reed en 1996.



Protea cynaroides 'White Crown' au JEBR, en décembre 2015.

P. neriifolia 'Limelight': Il s'agit d'un cultivar de l'espèce individualisé en 1950 en Nouvelle-Zélande. Les bractées sont d'un blanc crème nuancé de vert.



Protea neriifolia 'Limelight' en janvier 2018 au JEBR.

P. repens 'White' est un cultivar aux bractées blanches.



Protea repens 'White' au JEBR, en 2018, semé en 2011 de graines de chez SilverHill et planté en 2013.

Les hybrides en culture au Jardin

Protea 'Brenda': C'est un hybride entre P. compacta et P. burchellii créé par J. Winshaw en 1975, en Afrique du Sud. P. compacta est un arbuste de 2 à 3.5 m de haut qui pousse entre 0 et 200 m d'altitude ; il est donc peu rustique, sans doute aux alentours de - 4 °C ou - 5 °C. P. burchellii est plus petit, aux alentours de 1 à 2 m de haut, mais large de 3 m, et pousse de 100 à 850 m d'altitude. P. 'Brenda' doit être un peu plus rustique, vers - 5 ou - 6 °C. Des sites lui donnent une rusticité de - 7 °C mais je n'y crois pas. Selon moi, elle doit se situer aux alentours de -5 °C. Il est tolérant à la sécheresse et demande un sol acide à neutre et du plein soleil.

Protea 'Christine': Hybride entre P. compacta et P. neriifolia (1995, en Australie), cette plante se plaît bien au jardin sur le rocher en plein sud. La floraison est remontante. *P. neriifolia* est un arbuste de 1,5 m à 3 m de haut et 2 m de large; il pousse entre 0 et 1 300 m, et est donc assez rustique, au moins jusqu'à - 6 °C. L'hybride est peu rustique, vers - 4 °C: c'est pour cette raison qu'il est installé sur le rocher. Dans de bonnes conditions, il est aussi haut que large, aux alentours de 2,5 m.



Protea 'Christine' au JEBR, en 2017.

Protea 'Clark's Red': Cette protée est un hybride entre *P. repens* et *P. aurea*, créé en 1948 par J. Clark en Nouvelle-Zélande. *P. aurea* est un arbuste de 3 à 5 m de haut et pousse entre 150 et 800 m. Il doit être rustique vers - 4 à - 5 °C. Dave's Garden indique une rusticité à - 4 °C, tandis que plusieurs sites français, vendeurs de plantes, avancent - 8 °C. Ce taxon est situé au pied du rocher et ne subit pas le gel. Nous n'avons donc pas d'expérience à ce sujet.



Protea 'Clark's Red' a résisté à - 6 °C en février 2012 sur l'île de Ré. (Photo Patrick Bouraine.)

Protea 'Lancelot': Il s'agit du même croisement que P. 'Pink Ice' (ci-dessous). Il est donné comme atteignant 3 m de hauteur et 1,5 m de large, avec une rusticité de - 5 °C, par Ausflora, un site australien qui le vend.

Il n'est pas enregistré à l'International Proteaceae Cultivar Register (IPCR). Il semble que cette plante soit un synonyme de Protea 'Pink Ice', comme 'Camelot'.



Protea 'Lancelot' au JEBR, à l'été 2016.

Protea 'Pink Ice': Hybride de P. neriifolia et de P. susannae, créé par P. Matthews en Australie avant 1984. Il est planté près du rocher à côté de P. 'Sylvia'. Cette protée atteint aussi 2-3 m de haut et semble tenir jusqu'à - 6 °C, sans doute un héritage de P. neriifolia. La floraison est remontante. La dénomination P. 'Camelot' est un synonyme de P. 'Pink Ice' utilisé aussi en Australie.



Protea 'Pink Ice' au JEBR, en 2018.

Protea 'Susara': Sa création par P. D. J. Roux, à partir de *P. susannae* et *P. magnifica*, remonte à 1975. *P. magnifica* est un très bel arbuste de 2 m de haut sur 3 m de

large; il pousse entre 1 200 et 1 700 m, sur des affleurements rocheux et des pentes raides, chaudes et sèches – cette espèce est particulièrement rustique, mais il lui faut une terre drainée. La rusticité de *P.* 'Susara' atteint sans doute - 4 ou - 5 °C, héritage de *P. susannae*; il a une taille moyenne de 1,8 m environ.



Protea 'Susara' au JEBR, au printemps 2018.

Protea 'Sylvia': Il s'agit d'un très bel hybride entre *P. eximia* et P. susannae créé par A. R. C. Vopi, en 1977, en Afrique du Sud. *P. eximia* est un arbuste de 2 à 5 m de haut qui pousse entre 200 et 1 600 m. *P. susannae* atteint 2-3 m de haut et 3-4 m de large; il pousse entre 100 et 850 m d'altitude. Chez nous, *P.* 'Sylvia' atteint 2-3 m de haut. Un site américain qui cultive la plante depuis longtemps donne une rusticité à - 4 °C.; deux vendeurs finistériens la donnent pour - 6 à - 7 °C. La floraison est remontante.



Protea 'Sylvia' au JEBR, à l'automne 2017.

Protea 'Tasman Ruby': Non référencé à l'International Proteaceae Cultivar Register. *Protea neriifolia* x *P. magnifica*.



Protea 'Tasman Ruby' au JEBR, au début du mois d'avril 2018.

Protea 'Venus': Il s'agit d'un hybride entre P. aristata et P. repens, créé par C. S. M. Michell en 1993, en Afrique du Sud. P. aristata peut atteindre plus de 2,5 m de haut et pousse entre 750 et 2 000 m d'altitude. P. repens peut dépasser les 4 m de haut et pousse de 0 à 1 500 m d'altitude. Il en résulte que P. 'Venus' est un grand arbuste pouvant atteindre 3 à 5 m de haut et assez rustique (vers - 6 à - 7 °C).

Ci-contre: Protea 'Venus' en été 2013 au JEBR.

Nous l'avions planté avec des inflorescences mais, depuis, nous le taillons pour qu'il donne de belles floraisons à l'avenir. Il supporte une terre acide à neutre, mais toujours drainée, comme les protées qui suivent.



Protea 'Venus' au JEBR, en décembre 2018.

Quelques hybrides non cultivées au JEBR

Protea 'Possum Magic' : P. magnifica x P. longifolia, créé en Australie par Proteaflora Enterprises en 1993.



Protea 'Possum Magic' au jardin de Serge Lerolle. (Photo Guillaume Mandy.)



Protea 'Sheila' : P. magnifica x P. burchellii, créé par H. W. Strauss, en 1974 et enregistré en 1980 en Afrique du Sud.



Protea 'Sheila' dans un jardin rétais. (Photo Patrick Bouraine.)

Le semis

Il faut tremper les graines trente minutes dans l'eau chaude avec de la cendre ou

du charbon de bois. Mais le semis est néanmoins long et irrégulier.

Bibliographie

Matthews Lewis, *The Protea Book: A Guide to Cultivated Proteaceae*, Edition Timber Press, 2002. ISBN 978-088192553

-, *The Protea Growers Handbook*, Southern Book Publishers, 1983. ISBN 978-1874849841

Et les sites suivant :

http://protea.worldonline.co.za http://finebushpeople.co.za http://www.silverhillseeds.co.za



Protea cynaroides dans son habitat, une des plus belles protées, dont on ne peut se lasser.

Multiplication des plantes acclimatées

Récolter et semer ses graines succulentes

- d'après les explications d'Angel Aldrich de Cactus Costa Brava, complétées par Guy Joulin, Salomé Simonovitch et Pierre Bianchi -

Photos de Patrick Bouraine.

Le bouturage des cactus « cierges » ou globulaires poussant en touffe et des succulentes est facile ; cette technique est souvent utilisée pour leur multiplication.

On a recours au semis pour la plupart des cactus globulaires solitaires, ainsi que pour certaines succulentes. Si l'on veut être certain de la réussite de la pollinisation, on pratique celle-ci avec un pinceau fin, récoltant le pollen d'une plante pour en féconder une autre, de la même espèce si l'on recherche la pureté de cette dernière, ou d'une autre espèce, voire d'un autre genre, s'ils sont compatibles et qu'on désire créer des hybrides. On note sur la plante mère le type de pollinisation effectuée. Bien sûr, il est surtout utile de multiplier les plantes que l'on préfère et/ou qui sont rares dans la nature ou chez les fournisseurs.

Fruit mature et comestible de *Trichocereus andalgalensis*.

La pollinisation manuelle est à pratiquer à midi, quand les fleurs sont bien ouvertes.

Tourner avec le pinceau tout autour du cœur de la fleur donneuse, déposer le pollen prélevé bien au centre de celui de la receveuse.

Première étape : la récolte des fruits

Les techniques optimales de prélèvement sont sensiblement différentes selon les plantes.



Chez la plupart des Cactacées, les fruits sont charnus ; ils doivent être cueillis lorsqu'ils sont mûrs, présentant un épiderme jaune, orangé ou rougeâtre, et que les fruits commencent à se fissurer. On les écrase puis on sépare la pulpe des graines dans de l'eau par sédimentation et « écrémages » successifs, ou filtration sur tamis adéquat.

Les fruits les moins charnus sont séchés au soleil, à l'abri du vent, puis broyés (pour certains, on peut en être réduit à s'aider d'un mixer !).

Les capsules ligneuses de certaines succulentes (comme la plupart des Aizoacées, à l'exception de quelques espèces de *Carpobrotus* et de *Carytophora*) seront mises à flotter dans de l'eau, ce qui les amène à s'ouvrir ; les graines seront alors recueillies au fond du récipient puis mises à sécher.

Les euphorbes, quant à elles, posent un autre problème : si leurs graines sèchent sur la plante, elles se retrouvent incluses dans un petit sac dur, qui explose le moment venu. Il convient donc de les envelopper de manière préventive dans un linge en coton pour les y recueillir...

Les graines séchées se conservent plusieurs années dans une simple enveloppe papier au réfrigérateur, à 4 °C.

Semis

Il nécessite que la température soit suffisante (15 °C à 25 °C), mais aussi, pour beaucoup d'espèces (les Agavacées par exemple), une amplitude thermique marquée entre le jour et la nuit ; on choisira donc plutôt les mi-saisons.

La période idéale se situe en fin d'été, en septembre ; cela permet de diminuer énormément les arrosages dès que les températures de fin d'automne ou début d'hiver deviennent trop basses pour que les jeunes plants continuent à croître, avec de faibles risques de dessèchement ; les plantules repartiront vite au printemps.

Avec un semis de printemps, les températures élevées de l'été qui suit imposent d'indispensables arrosages, difficiles cependant à doser puisque les plantes au repos sont très sensibles à la fonte des semis ; résultat : perte importante de plantules, ou mort par déshydratation.

Angel Aldrich n'exclut toutefois pas la possibilité d'un semis d'été dans une maison, par définition plus tempérée que ses serres de production.

Le passage par le frigo accélère la pousse des graines : on peut supposer qu'elles pensent se retrouver au printemps...



Des milliers de plantules dans les plateaux en attente de rempotage.

On pratique un semis collectif de graines identiques, qui ne sera divisé qu'après au moins un an, lorsque les plantules seront manipulables entre deux doigts ou à la pince.

En raison de la petitesse des graines et du risque de fonte des semis pour les semis trop denses, on préparera une petite quantité de graines correspondant à un plateau de semis et on les mélangera à plusieurs fois leur volume de sable, puis on répartira ce mélange en surface. De plus, avec ce procédé, on n'a pas besoin de recouvrir davantage ces graines. Les plateaux recevant les semis n'ont pas besoin d'être profonds, 3 à 5 cm de substrat suffisent. Il existe en magasin de bricolage de petites auges rectangulaires prévues pour

gâcher de faibles quantités de matériaux en poudre : elles sont économiques et pratiques pour cet usage, après perforations multiples de leur base.

Le substrat doit être propre et drainant ; pour cela il contiendra 50 % à 70 % de sable grossier mélangé à du terreau de semis stérilisé.

Les graines doivent être maintenues bien humides jusqu'à la germination ; pour ce faire, un des procédés consiste à recouvrir les graines de plusieurs couches de papier journal détrempées, qui seront ensuite régulièrement pulvérisées d'eau tiède. Passés les cinq premiers jours, une surveillance journalière s'impose ; le journal sera ôté dès que plus de 50 % du semis a levé. Certains utilisent des boites plastique étanches (par exemple des boîtes de surimi) dont le fond a été perforé, en ôtant le couvercle au début de la germination.

Soins aux plantules

Ce sont de minuscules boules déjà munies de petites épines pour les espèces qui en comportent adultes ; elles sont fragiles et doivent être élevées dans des conditions assez précises.

Le semis doit être exposé à une lumière vive sans toutefois recevoir directement le soleil. Une exposition à mi-ombre ou à l'est est favorable.

Les températures ne doivent pas être excessives : éviter d'exposer à moins de + 10 °C ou à plus de 30 °C.

Les arrosages doivent être réguliers mais intermittents, en laissant presque sécher le substrat entre deux arrosages. Le premier hiver est crucial et tout excès d'arrosage peut tuer le semis. Il vaut sans doute mieux pulvériser la surface du substrat de façon assez dense que risquer de faire un arrosage trop abondant avec un petit arrosoir.



Des plateaux largement dénudés à cause des atteintes fongiques - la fonte des semis.

Prévenir les atteintes fongiques, dont la fonte des semis

Ce point est capital ; les professionnels de Cactus Costa Brava nous ont montré les ravages de la fonte des semis, avec parfois les trois quarts des plantules d'une tablette de semis détruites.

_

¹ A Cactus Costa Brava sont utilisés des substrats plus grossiers dans les pots les plus gros, plus fins dans les pots petits; un substrat fin se compactera avec le temps dans un gros pot; les petits pots, eux, seront changés avant que le compactage se produise. En lieu de sable, ils utilisent, comme de règle chez les professionnels, de la fibre de coco, fine ou grossière, moins lourde (manutention facilitée et limitation des frais de port); mais l'amateur, moins régulier et standardisé, a priori, dans son suivi et son arrosage, gagnera sans doute à continuer à user de sable : beaucoup d'amateurs de cactus et de succulentes ont perdu leurs plantes du fait de grosses pluies ou d'arrosages excessifs en substrat fibreux, qui se comporte un peu comme une éponge.

Limiter ce fléau est surtout une question d'hygiène (limiter au maximum la présence des spores sur le matériel de multiplication et le substrat), mais aussi de façon d'arroser (comme dit plus haut).

On peut utiliser des récipients neufs ou désinfectés (par trempage dans l'eau de javel diluée), stériliser le substrat par passage au four à micro-ondes, ou en utilisant un vieil auto-cuiseur pour les petites quantités, ou encore en versant de l'eau bouillante. A Cactus Costa Brava, le substrat est mouillé, placé dans un fût métallique et chauffé sur un feu de bois pendant plusieurs heures. On peut également incorporer au substrat du charbon de bois broyé jusqu'à aboutir à des particules de la taille du gros sel, et le saupoudrer en surface.

Du fait du retrait de l'AMM, on ne peut plus utiliser, de façon préventive ou curative l'oxyquinoleine en pulvérisation du substrat. Par contre, la povidone iodée étant apparemment bien supportée en usage externe par les êtres vivants, elle peut éventuellement être utilisée à la dose de 2 ml/litre d'eau, au moment du semis et au premier rempotage.



Serres où sont rempotées les plantules, une par une : un travail fastidieux.

A Costa Brava, un traitement fongicide est systématiquement appliqué en été, vu les arrosages abondants qui sont nécessaires dans les serres. Par ailleurs, les pots sont volontairement gardés petits afin que la terre y sèche plus vite – sauf pour les plantes aimant bien l'eau, comme les euphorbes, qui se voient attribuer des pots plus gros : ce système permet d'arroser toutes les plantes de la même façon.

Dans le même ordre d'idées, les cactus sont disposés au sud de la serre, les euphorbes au nord... Toute la serre est organisée en fonction des besoins en humidité des plantes.

Contre les cicadelles, des essais menés avec de la terre de diatomée, un répulsif, semblent concluants ; elle fait aussi office d'engrais.

Rempotage

Après un an, la plupart des plantules sont manipulables (pinces à mors non traumatisants) et rempotables en petits pots individuels, en utilisant un substrat également stérilisé, plus nutri-

tif mais aussi très aéré grâce à une grande proportion de sable et petit gravier (calcaire ou non en fonction des besoins des plantes). Cette transplantation est un choc pour les jeunes plants, il faut donc les manipuler avec précaution, ne pas laisser sécher le système racinaire, les planter au même niveau et surtout pas trop profondément. Contrairement à d'autres plantes, attendre une semaine pour reprendre les arrosages. Les pots seront exposés à plus de lumière que précédemment, mais sans soleil intense. Les arrosages s'adaptent à l'évaporation et aux besoins des plantes, qui entrent en repos lorsque les températures sont basses, mais aussi en été.



Des plantules prêtes à la vente.

Lorsqu'on a bien réussi un semis, on dispose de dizaines de plantules, qui permettent soit des plantations de groupes sur rocaille, ce qui est très esthétique, soit des échanges avec les amis cactophiles, et souvent les deux !

Alors, pourquoi n'essaieriez-vous pas?

Bibliographie

L'AIAPS (Association internationale des amateurs de plantes succulentes) fournissait aux adhérents deux cahiers de culture (nommés 1 et 2), qui donnaient les bases générales de la multiplication et de la culture. Le cahier 1 envisageait la multiplication en commençant par le semis, des cactus puis des succulentes. Le cahier 2 envisageait le substrat, les pots, les modes d'arrosage.

Les livres généraux sur les cactus et succulentes et les catalogues de graines de ces plantes ont souvent un chapitre consacré au semis. Citons le *Guide des cactus* (traduit de l'allemand) de Walther Haage, Delachaux et Niestlé, 1979, dans la collection « Les guides du naturaliste ».

De façon plus spécialisée : *Aizoaceae*, d'E. J Jaarsveld et U. De Pienaar, Ulmer (voir en particulier p. 213 à 216 pour la multiplication). ISBN 2-84138-224-9.



Le « jardin du grand-père » : une collection privée qui n'a rien à envier à certains jardins botaniques. Beaucoup des graines de la pépinière sont issues de ces pieds mères.

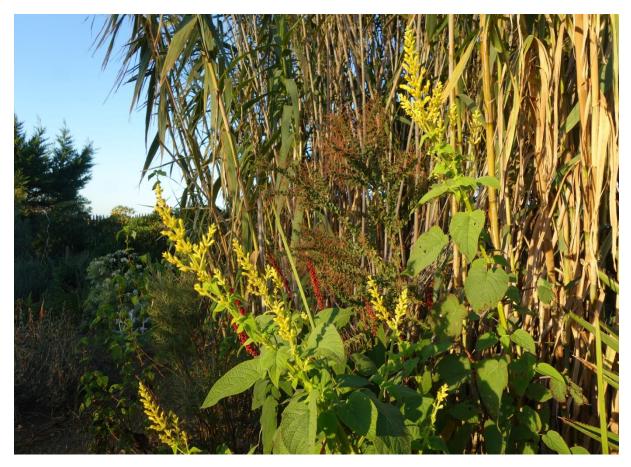


Echinocactus grusonii en parfait état malgré l'absence de protection hivernale.

Salvia madrensis, une sauge d'exception

- Patrick Bouraine -

Toutes les photos sont de l'auteur.



Aux premières heures du matin, Salvia madrensis s'accommode bien de la présence de sa cousine, Salvia confertifolia.

De la famille des Lamiacées¹, le genre *Salvia* comprend neuf cents espèces qui regroupent des annuelles, des bisannuelles, des vivaces et des arbustives, avec des ports très différents, du couvre-sol au buissonnant. De multiples propriétés, aromatiques et médicinales, en font des plantes très recherchées, suscitant une véritable passion chez de nombreux amateurs, et a fortiori chez les collectionneurs. A cela s'ajoutent de nombreux hybrides naturels et une multitude de cultivars créés par l'homme.

25

-

¹ Une grande famille, de deux cent dix genres et six mille espèces. De nombreux genres existent en Europe; parmi les plus connus: *Lavandula*, *Mentha*, *Rosmarinus* ou *Thymus*; beaucoup de plantes aromatiques ou médicinales. Anciennement, elle appartenait aux Labiacées, de *labia*, « lèvre », allusion à la forme de la corolle des fleurs de sauges.

La Collection nationale¹ appartient à la ville de Nice, au sein du Jardin botanique. La pépinière Fleurs et Senteurs, dans les Côtes-d'Armor, possède une collection agréée pour les sauges horticoles (six cents espèces et variétés) ; la collection est cependant présente dans un lieu différent, dans le jardin de Louis, chez Lynette et Laurent Labeyrie à Arzon (presqu'île de Rhuys, dans le Morbihan).

Le Mexique, son pays d'origine, a de la chance de posséder un tel joyau. *Salvia madrensis* Seem.² 1856 y affectionne les zones légèrement ombrées et fraîches des forêts de la Sierra Madre, d'où son nom, entre 1 200 et 1 500 m.

Cette sauge est très belle, et l'une de mes vivaces préférées.





Des tiges à section carrée, des feuilles en forme de cœur.

De longues tiges robustes, rougeâtres et quadrangulaires, de 2 cm de large, qui peuvent dépasser les 2 m. Des feuilles cordiformes d'aspect velouté aux nervures marquées d'un beau vert franc ; quand on les froisse, elles dégagent un parfum citronné. Pour finir, de longs épis terminaux aux corolles et calices jaune beurre qui apparaissent tardivement, en novembre. Effet garanti sur fond vert à une saison où les floraisons dans le jardin se font plus rares!

Sa culture ne présente pas de difficultés majeures si on la place au soleil, même si un peu d'ombre dans la journée lui est favorable. Plantée au sud-est, elle bénéficiera des rayons solaires une grande partie de la journée, excepté la fin de l'après-midi.

¹ Le Conservatoire des collections végétales spécialisées (CCVS) fut créé en 1989 pour lutter contre la perte de richesse du patrimoine botanique et horticole, à l'initiative de quelques passionnés.



Sous forme d'association, le CCVS s'est donné pour mission de regrouper tous ceux qui œuvrent pour la sauvegarde des collections végétales, quelles qu'elles soient : « Le travail fédérateur et fondateur s'est porté en priorité sur la rédaction de la charte des collections, enrichie par des débats longs et fructueux, le but étant d'encourager les vocations de collectionneurs car, comme chacun le sait, pas de collections sans collectionneuses et collectionneurs. Ces collections concernent aussi bien des plantes ornementales que celles à usage alimentaire ou médicinal, sous forme de semences, de bulbes, de plantes annuelles ou vivaces, d'arbustes, d'arbres sur leurs propres racines ou greffés. » (Extrait de la brochure des vingt-cinq ans du CCVS.)

Le CCVS édite une revue trimestrielle, Hommes et plantes : www.ccvs-france.org.

² Berthold Carl Seemann (1825-1871) était un botaniste et collecteur de plantes allemand. Il explora essentiellement le Pacifique et l'Amérique du Sud où, au Nicaragua, la malaria l'emporta.

Comme dans son biotope, *Salvia madrensis* apprécie les lieux humides mais bien drainés.

Elle trouvera sa place au fond des massifs en raison de sa taille; on la préservera des vents trop forts. Au début du printemps, mieux vaut la rabattre complètement au ras du sol. A force de repartir de la souche, *Salvia madrensis* formera à la longue une large touffe.

Une floraison très attendue en novembre.



Sa rusticité, - 5 °C, en fait une fragile qu'il convient de protéger pour la conserver. Elle le rendra bien en assurant le spectacle du secteur du milieu de l'automne jusqu'en fin d'année. Salvia madrensis est déconseillée dans les zones aux gelées précoces ; si tel est le cas, sa culture en pot est fortement conseillée.

En pot, apporter les éléments nutritifs est nécessaire pour la croissance. Un engrais de type Osmocote® (engrais liquide enrobé dans de la résine), soit mélangé au terreau de rempotage, soit en surface, est facile à employer. Cette fertilisation a l'avantage de pouvoir s'opérer de manière lente selon la température ambiante, de quelques semaines à plusieurs mois selon la formule choisie; pratiquer un ou deux apports annuels. Attention toutefois en cas de forte chaleur, en serre particulièrement, où le thermomètre peut dépasser 40 ou 50 °C; l'engrais se libérera d'un coup, entraînant des dégâts racinaires irréversibles par surdosage.

C'est aussi une des rares sauges dont on pourra se servir pour confectionner des bouquets.

Bibliographie

Cathy Barnabé, *Le Monde des sauges*, coll. « Jean-Pierre Coffe présente », éditions du Rouergue, 2004.

PlantÆxoticA
Revue trimestrielle éditée par la
Société française d'acclimatation
Association loi 1901 fondée en 2013
BP 40016 - 17880 Les Portes-en-Ré

www.societe-francaise-acclimatation.fr

* * *

Service des abonnements : BP 40016 - 17880 Les Portes-en-Ré

Directeur de publication : Claire Simonin

Rédacteur en chef : Pierre Bianchi / Correctrice : Claire Simonin

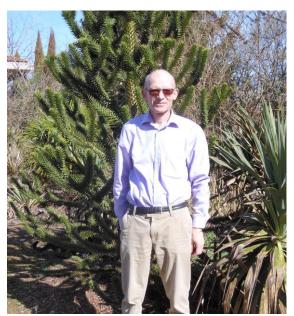
Impression : Imprimerie Allais - 44115 Haute-Goulaine / Dépôt légal : à parution N° ISSN : 2264-6809 / N° ISSN (imprimé) 2276-3783 / N° de CPPAP : 0421 G 92686 Adhésion SFA : 15 € par an / Adhésion SFA + abonnement : 37 € / Abonnement seul : 30 €

Prix de vente au numéro : 8 € 50

Les auteurs

Georges Dal Bo

J'ai commencé à jardiner chez mes parents à l'adolescence : nous changions de maison, et le jardin de cette maison neuve était à créer. Le déclic des plantes exotiques s'est produit durant cette même période, en passant devant les palmiers et bananiers en bac des espaces verts municipaux près de mon collège.



Georges.

Dix ans plus tard, je partais en coopération pour deux ans au Maroc. Là, j'ai attrapé le virus. En 1998, j'ai commencé l'aménagement du jardin de ma maison nouvellement construite. Je me suis refait, en Alsace, ma petite Italie (maison et jardin) – pays dont je suis originaire. Là, ça a tourné à la pathologie chronique. L'adhésion aux Fous de Palmiers n'a fait qu'aggraver la situation.

J'essaie donc d'acclimater palmiers, bananiers, cactus, Agavacées, hibiscus, bambous et autres plantes méditerranéennes et subtropicales. En climat continental, les échecs sont fréquents, mais les réussites, comme celles de *Yucca rostrata*, sont encourageantes.

georges.dalbo@hotmail.fr

Jean-Michel Moullec

Après avoir obtenu un baccalauréat scientifique en 1974, je me suis orienté vers des études d'histoire et d'archéologie. Je suis devenu professeur d'histoire et ai déménagé dans la région rennaise pour suivre ma femme, qui avait obtenu un travail à Rennes. Nous avons construit vers 1990, et j'ai commencé à m'intéresser au jardin du plan à la plantation, en même temps que j'arrêtais progressivement la recherche archéologique. J'ai commencé une collection de plantes succulentes en me spécialisant dans les Crassulacées.



Jean-Michel

En 1998, ma mère m'a dit qu'il y avait un jardin exotique à la « cabane de l'espion » (Il s'agit de la maison rouge qu'il y avait sur le rocher du Jardin exotique et botanique de Roscoff), que j'avais fréquentée quand j'étais enfant. Après ma visite, j'ai pris ma carte. A ma première assemblée générale, je suis devenu membre du conseil d'administration puis, quelques années plus tard, vice-président au départ de Louis Kerdilès, membre fondateur ; je m'occupais principalement de la collection de Cactacées. En 2003, au départ d'Alain

Le Goff, premier directeur du Jardin, j'ai créé la base de données enregistrant la collection botanique en liaison avec des plans de situation, comme en archéologie. Actuellement, je m'occupe de la gestion botanique du Jardin, de l'achat de plantes ou de graines jusqu'aux plantations. Depuis peu, j'ai commencé à enregistrer la position géographique des principaux taxons du Jardin, en commençant par les palmiers.

Guy Joulin

SFA – une page, une vie!

Après des études secondaires traditionnelles, passionné de plantes, et de la nature en général, j'ai opté pour une coopération militaire dans l'Est de l'Afrique. Cela m'a permis de découvrir des terres plus arides que la verte Normandie de mon enfance. De retour de Somalie et d'Ethiopie, mon amour des plantes avait changé de dimensions.



Guy.

A la recherche d'une situation professionnelle et grâce à des personnes très influentes, j'ai eu l'opportunité de connaître le célèbre jardin botanique Les Cèdres, sur la côte d'Azur, mais surtout la chance de fréquenter Julien Marnier-Lapostolle, propriétaire de ce jardin regroupant les plus importantes collections d'Europe de plantes succulentes et tropicales. C'est dans cette banque végétale, riche de plus de quinze mille espèces de plantes rares, parfois cultivées pour la première fois, que j'ai passé plus de vingt-cinq ans. Responsable de collections et ensuite de l'ensemble des jardins, ma passion était comblée. Pour gérer ces collections, j'ai créé un logiciel de botanique, « Infobota 2000 », outil indispensable et puissant commercialisé depuis plus de vingt ans.

Au fil de ces années, l'envie de voyager de nouveau a tout naturellement repris le dessus. Ces voyages m'ont permis de rencontrer de grands botanistes, explorateurs et dirigeants de jardins dans le monde. Mes expéditions annuelles m'ont apporté des compléments d'information pour la culture et la conservation des collections aux Cèdres. Les expéditions du siècle avec le Radeau des Cimes restent pour moi des moments de découverte inoubliables!

Lorsque je fus touché par l'âge de la retraite, avec ma femme nous nous sommes retirés dans le Roussillon, sur les terres de sa famille. La passion étant toujours présente, je me suis vite associé aux membres du Centre catalan de recherche agronomique et d'environnement, qui gère un parc de 14 hectares à Canet. Nommé responsable scientifique de cet arboretum, je m'efforce d'enrichir les collections et de développer une facette scientifique. Aujourd'hui, l'arboretum est reconnu pour ses deux Collections nationales (Oliviers et Cépages) et pour son Conservatoire de variétés fruitières anciennes. A noter également, la création d'un Jardin xérophyte, unique dans la région, et la culture très particulière de la Victoria regia, nénuphar géant d'Amazonie, ici cultivé en plein air. N'oublions pas que la botanique est une passion qui peut être contagieuse. Par galanterie et pour information lors de vos pérégrinations, Mme Joulin sera heureuse de vous faire visiter le Jardin des plantes de Saint-Cyprien, dont elle a la charge, et Christophe, mon fils (une histoire de famille...), celui de Val Rahmeh à Menton (antenne du Museum d'histoire naturelle de Paris), dont il est responsable.

Salomé Simonovitch

Jusqu'il y a peu, j'étais lectrice-correctrice en édition... Du plus loin qu'il m'en souvienne, je me suis toujours sentie d'ailleurs plutôt que d'ici. Dans ma jeunesse, j'ai herborisé et joué à la paysanne dans les montagnes de l'arrière-pays niçois, à quelques dizaines de kilomètres des palmiers de la côte. Après un long séjour à Paris qui ne m'invite guère à m'intéresser aux plantes, je m'installe à Arles il y a tout juste vingt ans et apprends mon premier jardin ; je m'emploie à ce jour à créer le suivant.



Claire.

Apparemment sensible à la forme des plantes, je me suis d'abord orientée vers celles en fontaine – palmiers, agaves et a-loès, Iridacées, bulbeuses en général –, écoutant aussi les sirènes de quelques autres familles : les sulfureuses Solanacées, les enchanteresses Bignoniacées, puis les trop peu connues, en France,

mesembs sud-africaines, dont je tente de façon intermittente d'acclimater le plus grand nombre possible de genres. Ce petit monde cohabite avec d'autres centres d'intérêt – rosiers de Chine, grimpantes et couvre-sol, en particulier substituts de gazon) -, mais aussi avec la conscience de plus en plus aiguë que je partage mon jardin avec de nombreux autres propriétaires, de tout poil, plume ou foliole. A l'heure actuelle, je m'intéresse au potager, en particulier les légumes et fruits peu courants, en particulier les variétés aussi bien très locales que très lointaines : le serpent ne se mord-il pas la queue ? Ma conception du jardin est devenue très méditerranéenne, et j'envisage de me passer de plus en plus d'arrosage, même pour les légumes.

Par ailleurs, un peu de réflexion sur notre rapport à l'exotisme dans toutes ses implications ne saurait nuire : puisse notre Société la faire progresser dans un exubérant foisonnement.

c.simonin@hotmail.fr

Pierre Bianchi

Né du côté de la Méditerranée où il fait chaud l'été et bon l'hiver, très sensible à la beauté des formes, aux couleurs, aux textures, j'ai été très jeune impressionné par le bain d'exotisme dans lequel j'ai barboté, puis surnagé puis, enfin, nagé après de nombreuses années.



Pierre

Ma formation puis ma pratique médicale ont toujours été entrecoupées de récréations dans la nature, dans les jardins et parmi les amis des plantes, surtout ceux aimant la diversité et sachant l'orchestrer. Comme beaucoup d'amateurs de plantes, j'ai souvent regretté que le potentiel d'acclimatation d'une région ne soit que très partiellement utilisé dans les jardins. Les végétaux à architecture ordonnée m'ont d'abord attiré, mais le désastre que subissent actuellement palmiers et Agavacées m'amène de plus en plus à m'en détourner et à diversifier mes centres d'intérêts et mes plantations. Après documentation, et souvent multiplication par semis ou bouturage, je tente d'introduire dans mon jardin du Roussillon des plantes décoratives ou utiles, aptes à survivre sans artifice en climat méditerranéen à hivers assez doux mais connaissant régulièrement le gel. Lorsque les végétaux convoités sont trop frileux, mais que leur aspect me fascine, je m'efforce d'essayer de trouver un substitut visuellement approchant, dans le but de créer des scènes dépaysantes et de susciter un émerveillement à partager, de vive voix ou par écrit. Je suis un adepte du « tropical look » raisonné et raisonnable, et du partage des expériences.

pbianchi@wanadoo.fr

Ci-contre: lors de mon dernier passage, en mai, ce grand cierge, *Trichocereus terscheckii*, avait malheureusement disparu (?)!

Je le connaissais depuis une bonne vingtaine d'année, à Saint-Paul-lès-Dax, proche de l'une des terrasses du casino.

Patrick Bouraine

Des vacances, de l'enfance à l'adolescence, dans la maison familiale de Ramatuelle, un grand-père collectionnant les cactus rapportés de ses voyages, une maman très attachée à son jardin : il ne m'en faudra pas plus pour me passionner dans l'art de l'acclimatation.

Originaire d'une région aux hivers froids, je déménage en 1997 dans le Nord de l'île de Ré pour assumer pleinement mon rêve de création d'un jardin exotique. Toujours à la recherche de nouveautés, mes déplacements se limitent la plupart du temps à la quête de la plante rare – essentiellement dans le Sud-Est de la France, en

Espagne et, de plus en plus souvent, en Bretagne.

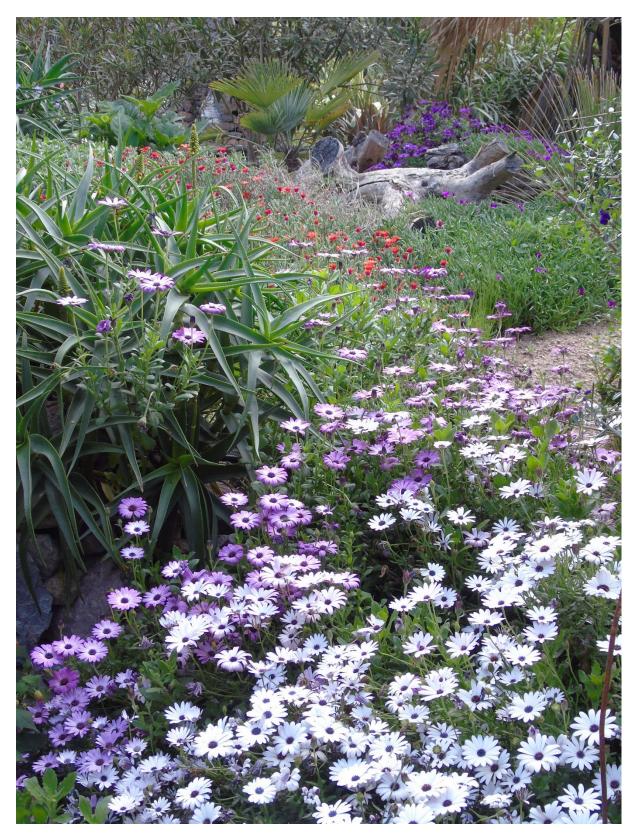
Membre des Fous de palmiers depuis de nombreuses années et représentant pour la région Poitou-Charentes, l'association m'a permis de rencontrer des gens passionnants; mais, en raison de mon climat, je ne limite pas mes choix aux palmiers, dont l'éventail acclimatable est limité. Je m'intéresse à toutes les familles botaniques, sans oublier un continent.

Je suis membre de l'AJEM (Amis du Jardin exotique de Monaco), du GRAPES (Groupement roscovite des amateurs de plantes exotiques subtropicales), de la SBHL (Société d'horticulture du Bas-Léon) et de la nouvelle association Jardins extraordinaires de Brest. Et pour finir, membre fondateur de la Société française d'acclimatation, qui, je l'espère, comblant un vide, permettra aux amoureux des plantes de relater et de partager leurs expériences pour l'embellissement de nos jardins.

patrick.bouraine@gmail.com



Patrick.



Dans notre prochain numéro, un nouvel article de Jean-Luc Mercier : « Acclimater, en pleine connaissance de cause ».